
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53272

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

d'illustration; la vie quotidienne, les formes de sociabilité, bref la culture urbaine, largement explorées là ne sont ici qu'effleurées, parce que, dit-il en conclusion, elles relèvent de l'étude de cas et ne sont pas quantifiables. Reste que cette œuvre est un carrefour, où débouchent les multiples voies de la recherche urbanistique passée et présente, et d'où partent déjà, en pointillé, les perspectives de multiples recherches futures.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Ursula A. J. BECHER, *Geschichtsinteresse und historischer Diskurs. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Geschichtswissenschaft im 19. Jahrhundert*, Stuttgart (Steiner) 1986, 222 p. (Studien zur modernen Geschichte, 36).

Voici la première étude du système des «souscriptions» du ministère de la culture, qui servaient à acheter de dix à cent exemplaires des ouvrages agréés, et les plaçait dans les bibliothèques. Ursula Becher analyse les 1240 demandes des années 1830 à 1870 d'après les registres conservés aux Archives nationales (pp. 68–167) et reproduit un échantillon de 17 jugements rédigés par les membres du Comité Législatif des Souscriptions Scientifiques et Littéraires; organisé en 1862, ce comité comprenait des érudits comme Maury, Ravaisson et Renan (pp. 190–215). Voilà la moitié de ce livre; l'autre nous présente l'essor de l'historiographie sous le Second Empire.

Le nombre croissant de souscriptions et surtout de refus, au début du second Empire, suggère une censure qui se libéralise vers la fin du régime. Le fait que les collections absorbaient les trois quarts des fonds disponibles, rendait les demandes plus difficiles encore. Avant tout, l'analyse de 1240 titres (l'auteur n'a pas pu lire tant d'ouvrages portant sur les sujets les plus divers) doit documenter l'essor des études «positives» de l'histoire, les progrès de la profession d'historien.

On nous parle de Gabriel Monod, qui, en 1876, fonda la «Revue historique» dans le but d'avancer l'histoire «positive». Or les 1240 titres, qui souvent concernent l'histoire, permettent-ils de conclure qu'un nouvel esprit a remplacé l'histoire-récit (de Michelet à Taine)? Voilà ce qui ressort bien plus clairement de l'histoire même de cette revue et de ses équivalents à l'étranger (la «Historische Zeitschrift», la première, vit le jour en 1856), selon Margaret F. Steig: *The Origin and Development of Scholarly Historical Periodicals* (University of Alabama Press, 1986), livre qui complète admirablement celui d'Ursula Becher.

Elle décrit de façon pertinente les progrès de la profession d'historien. Elle nous mène de Monod, Langlois, Lavis, Seignobos et leurs contemporains, jusqu'à Lucien Febvre et Roland Barthes, s'appuyant surtout sur Charles-Olivier Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français, 1865–1885* (Toulouse, 1976), et sur William R. Keylor, *Academy and Community. The Foundation of the French Historical Profession* (Cambridge, Mass., 1975). Seulement les commentaires concernant les souscriptions ne s'intègrent pas trop bien à l'étude des transformations de l'historiographie.

Ajoutons d'autres réserves. Les conclusions parfois semblent étranges. Pourquoi justifier la politique de second Empire? U. Becher admet que la politique intérieure de Napoléon III était souvent autoritaire, mais sa politique étrangère lui paraît libérale, parce qu'elle favorisait l'indépendance des nationalités (p. 186). Elle n'en convaincra jamais les Italiens ou les Mexicains, et que dire de l'unité allemande proclamée à Versailles en 1871?

Ailleurs elle explique l'optimisme des historiens positifs par leur «mentalité coloniale». Ils se croyaient capables de conquérir le monde par la recherche. Par là, elle transforme un terme péjoratif de la critique marxiste en attribut caractéristique et méritoire des historiens du dernier tiers du dix-neuvième siècle. Elle ajoute: »Für Historiker des zweiten Kaiserreichs war eine Verbindung von Gegenwart und Vergangenheit durch Vergegenwärtigung nicht mehr

umstandslos möglich. Vergangenes und Gegenwärtiges bleiben deutlich geschieden« (p. 176). Elle suppose donc que »la résurrection intégrale du passé« d'un Michelet n'était plus concevable. Les matériaux que nous présente Ursula Becher sont passionnants, mais ses conclusions ne semblent pas toujours indiquées par l'évidence.

Elle accueille avec sympathie l'esprit moderne, l'histoire positive, mais non sans citer une critique de Ranke par R. Reuss: »son impartialité devient parfois de l'indifférence pour les victimes de l'histoire« (p. 63). Avant tout, elle avance que les historiens modernes comprennent, mieux que l'ancienne école de Michelet à Fustel de Coulanges, les sciences auxiliaires, la statistique, la géographie, les sciences en général. Somme toute, le commentaire original des souscriptions et l'interprétation des progrès de l'historiographie constituent une étude avenante que nous recommandons au lecteur.

Oscar A. HAAC, New York

Otto DANN (Hg.), Nationalismus in vorindustrieller Zeit, München (Oldenbourg) 1986, 153 S.

Auf den ersten Blick scheint es, als sei der Titel dieses Sammelbandes, Frucht eines Kölner Kolloquiums anlässlich des 75. Geburtstags von Theodor Schieder, ein Widerspruch in sich. Daß Nationalismus ein charakteristisches Massenphänomen des Industriezeitalters ist, also Massenkommunikation und moderne Öffentlichkeit voraussetzt, gilt weithin als Axiom. Aber wie steht es mit den Vorformen? Offenbar gibt es regional, sprachlich oder politisch begründetes Gemeinschaftsempfinden seit sehr viel längerer Zeit, und daß das 19. Jahrhundert die bestehenden nationalen Gemeinschaften umstandslos bis in das Mittelalter zurückzudatieren pflegte, geschah ja nicht ohne Anhaltspunkte. Daß Begriffe wie »natio«, »populus« oder aber »teutonicus« und »theodisc« einen langen Bedeutungswandel hinter sich hatten, bevor sie zur neuzeitlichen Nation, zum Volk oder zu Deutschen wurden, diese Erkenntnis ist erst jüngerer Datums; Benedykt ZIENTARA führt sie im angezeigten Band eindrucksvoll vor Augen. Andererseits ist aber das Gefühl nationaler Identität keinesfalls erst eine Gegebenheit des 19. Jh. Wenn auch im Früh- und Hochmittelalter von einem solchen Gemeinschaftsgefühl östlich des Rheins lediglich innerhalb der Stammesverbände die Rede sein kann, so zeigt doch die Anwendung von Begriffen wie *teutonici*, *germani* oder *alemanni*, daß die Existenz einer supragentilen Einheit in Mitteleuropa bewußt war, wie auch das *regnum teutonicum* eine politische Realität darstellte – Helmut BEUMANN hält sie für stark genug, um als Entwicklungsstufe im Prozeß der Nationalbildung betrachtet zu werden.

Es liegt auf der Hand, daß der Nachweis für die Existenz einer Nationalbezeichnung etwas anderes ist als der eines Nationalgefühls. František GRAUS wendet sich der »Nationalisierung« spätmittelalterlicher Chroniken im europäischen Vergleich zu, um zu zeigen, wie zu verschiedenen Zeiten und in unterschiedlichen Zusammenhängen in Europa ein entstehendes Wir-Gefühl sich in der zunehmenden Aneignung von Geschichte als auf die eigene Nation bezogene Vergangenheit äußert. Bedauerlicherweise fehlt in diesem Band ein Beitrag, der die Nationalisierung von Literatur und Politik in Deutschland zur Zeit des Humanismus und der Reformation behandelte; stattdessen finden sich durchweg erhellende Beiträge von Horst PIETSCHMANN (Zum Problem eines frühneuzeitlichen Nationalismus in Spanien. Der Widerstand Kastiliens gegen Karl V.), G. R. ELTON (English National Selfconsciousness and the Parliament in the 16th Century), Andreas KAPPLER (Nationalismus im Vielvölkerreich Rußlands?) und Eberhard WEIS (Die Bedeutung von Absolutismus und Revolution für den französischen Nationalstaat und das französische Nationalbewußtsein) als Fallstudien für unterschiedliche Ausformungen eines frühneuzeitlichen Nationalgefühls.

Versucht man, diese ganz unterschiedlichen Fallstudien zusammenzufassen und nach den